

Y'A TOUT QUI VA PAS ! ¹

Robert CARON

«L'homme qui se perd dans sa passion a moins perdu que celui qui a perdu sa passion.»

(Daniel Mermet, «Là-bas si j'y Suis»)

Notre quotidien, nos rencontres souffrent d'une tare : l'insouciance, la niâiserie de l'insouciance. Il n'est pas un instant qui n'échappe à cette contagion. Ni un instant, ni même un secteur, un pan, une zone, une ambiance. Tout baigne !

L'école n'échappe pas à cette contamination. L'enfant nous arrive grognon ou excité, en proie à ce qui semble être une seconde nature chez lui : l'immersion dans le superficiel, la nécessité du superficiel. Il nous impose ses caprices (tout lui est dû), ses résistances au travail (il est fait pour jouer), son humour de bas étage (pipi, caca...), ses chantages affectifs (Oh si, maîtresse ! S'il te plaît !...). Bref, il nous impose au quotidien un rôle que l'entourage et la société lui ont fabriqué sur mesure. Et ce rôle d'insouciant perpétuel n'est pas seulement travaillé dans les milieux dits «favorisés». Le discours et la pratique de l'insouciance est à l'œuvre partout. On pourrait d'ailleurs faire le même constat en se glissant, petite souris ethnologue, dans une salle des profs : projets sur les futures vacances, achat de voitures, souhaits de mutations vers des lieux plus ensoleillés, discussions endiablées sur le dernier catalogue CAMIF, discussions doctes sur le dernier film de machin... Bref, nous n'échappons pas à l'idée qu'il est nécessaire de s'embourber dans l'indifférence, la légèreté systématique, le refus et le rejet du grave ou du sérieux. Même l'humour qui peut être

une arme redoutable d'appréhension de la réalité se transforme en moquerie, ironie ou mots d'esprits qui n'ouvrent aucune perspective, n'établissent aucune vision et n'ont d'autre but que de faire pousser du sourire à l'entourage et enfoncer le clou du nécessaire détachement de tout ce qui est vrai, nécessaire, insupportable.

Si, entre autres, nous avons autant de difficultés à faire accroire les nécessaires efforts au travail à nos chères têtes blondes et crépues, c'est tout simplement parce que nous avons à faire à des singes d'une redoutable agilité dans l'imitation. Il est donc difficile de rendre crédible un discours docte quand les pratiques quotidiennes des teneurs de discours disent le contraire.

Si l'apprentissage est mise en déséquilibre de sa propre personne, mise en danger de la situation stable dans laquelle je me trouve pour trouver, un peu plus loin, une autre situation stable ; il va de soi que cette dynamique de déséquilibres successifs va à l'encontre de l'idéologie dominante qui consiste à ne pas se « prendre la tête », à « changer d'air » ou à « prendre le temps de vivre ». Or, nous ne pouvons y échapper : le sérieux, le grave et l'humour (le vrai !) sont nécessaires pour que l'apprentissage se fasse. Nous avons tous constaté que nos « meilleurs éléments » sont ceux qui sont capables de s'immerger dans le posé, le raisonnable, le grave. Nous avons tous pointé du doigt la gravité qui est à l'œuvre dans la concentration d'un petit de maternelle, nous avons tous pu mesurer l'ampleur de l'acharnement sans sourire dont est capable un nouveau-né. Chaque enfant sait que la mort rôde : du hamster familial à la disparition de la grand-mère ; il voit bien que la vérité est là.

Chaque enfant sait que l'argent pèse lourd sur les vies. Chaque enfant sait que le sexe n'est pas ce passe-temps guimauve réservé aux adultes. Chaque enfant sait que ce dont il profite d'autres et beaucoup ne l'ont pas. Chaque enfant sait, alors pourquoi faire comme si il avait bien le temps avant de savoir ? Chaque enfant sait, alors pourquoi lui mentir par omission et lui trahir la vie en ne lui disant pas ce qu'elle est ? Freinet disait « L'enfant ne joue jamais, il travaille ». Mais les choses se gâtent quand les adultes s'en mêlent et qu'ils tissent un réseau de prétextes et de stéréotypes autour de ce que doit être la vie quotidienne d'un enfant. Nous ne vivons pas dans un parc d'attraction ni entre les pages glacées d'un catalogue de vente par correspondance.

¹ Slogan d'une image des «Graphistes associés», Ne pas Plier.

Je milite et prône une pédagogie de la Gravité. Je milite et souhaite un retour à la loi de la Gravité.

La rencontre récente avec le travail de Salgado participe de cette volonté. Que se passe-t-il quand les yeux ne se détournent plus ? Qu'arrive-t-il lorsque l'humain s'attache à la gravité d'un vrai regard ? Qu'obtenons-nous après un voyage de 200 ou 300 photos nous retraçant une vérité, une réalité ? Sommes-nous au bord du suicide ?

Et bien non !

NOUS SAVONS.

Et ce savoir, loin de nous ligoter d'impuissance, nous remplit de l'intérieur, nous enflé d'une énergie. Pour une fois : on ne nous ment pas ! Pour une fois, on nous dit : «Voilà ! C'est comme ça !»

Enfin !

NOUS SAVONS.

Et ce savoir balaie les mensonges télévisuels, émiette notre attirance pour le superficiel. Nous devenons «grands» parce que nous avons décidé de regarder et voir. Nous devenons forts parce que nous avons décidé de faire face. Nous nous estimons un peu plus parce que nous avons décidé de regarder en face, les yeux dans les yeux, ces regards sombres et immenses et que nous avons fait taire, pour un temps (pour longtemps ? Pour toujours ?) notre lâcheté de bien-nourris.

Soit !

NOUS SAVONS.

Et alors ?

Alors, nous apprenons. Nous apprenons à vivre avec la responsabilité immense que nous donnent ces images. Nous changeons de vie parce que nous ne pouvons oublier que nous avons vu. Certes, il est peu probable que nous ayons la moindre solution. Certes, nos petits bras sont encore trop petits. Mais le mensonge mielleux ne peut plus passer. Il nous reste en travers de la gorge. Et ne plus se faire avoir par le discours des menteurs, ne plus se nourrir d'illusions perfides est la condition nécessaire vers l'Apprendre.

Des photos de Salgado ont été présentées à des enfants. Ils les ont regardées en silence, en profond silence. Ils se sont tournés vers des feuilles, des fusains, des craies... Ils ont tenté de donner à voir ce qu'ils avaient vu. Ces images de

mineurs d'un pays lointain les ont transformés en mineurs eux-mêmes. Leurs mains, leurs visages se sont couverts de traces. Et lorsque je suis arrivé pour prendre quelques photos d'enfants devenus mineurs, certains se sont levés, bien droits et ont posé avec leur dessin. Mais dans leur pose, il n'y avait plus rien de ce côté cabot qu'ils sont capables d'avoir, dignes rejets de notre société du spectacle.

Ils étaient graves.

Ils étaient noircis.

Ils étaient denses.

La Gravité n'est pas au programme.

Alors, soit ! Changeons le programme !

Et multiplions ces occasions, ces rencontres avec un voir que nous ne voulions pas voir.

Faisons nôtre ce regard, par la production d'images, de mots, de sons... que sais-je encore ?

Faisons nôtre le regard des Marcos, Salgado et Berger.

«En 1972, l'écrivain britannique John Berger fait scandale en offrant la moitié du montant de son Booker Prize aux Black Panthers. Dans les années 80, il publie une trilogie sur la disparition du monde paysan que le sous-commandant Marcos lit encore aux enfants du Chiapas. Aujourd'hui, il fait paraître King, un roman sur les SDF pour lequel il a refusé de mettre son nom en couverture.» (Les Inrockuptibles)

«Il faut faire très attention à ce que cela ne devienne pas un acte de charité - au pire sens du terme. Parce que ces gens qui n'ont pas de voix ont eux aussi une vision du monde, une certaine perspective dont le monde a besoin. Les perdants ont perdu dans un domaine - mais pas dans tous. C'est là qu'ils ont quelque chose à nous apprendre. Il faut donc éviter les solennités. On ne peut pas donner de la dignité, ni dans la vie ni dans la littérature. Tout ce qu'on peut faire, c'est avoir assez de patience pour que cette dignité apparaisse... Il y a une expression italienne que j'aime bien. À propos de quelqu'un de très malin, on dit qu'il pourrait vendre des confettis dans un cimetière. Voilà ce qu'il faut essayer de faire.» (John Berger)

Apprenons à former des «vendeurs de confettis dans un cimetière».

Robert Caron